

--> See the **erratum** for this article

L'ABC de la BD du QC

Jean-François Caron

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, J.-F. (2011). L'ABC de la BD du QC. *Lettres québécoises*, (142), 13-16.

L'ABC de la BD du QC

La bande dessinée (dite brièvement la BD) est un art à part entière. Un art spécifique, avec ses lois, son langage, ses univers particuliers. On l'appelle le neuvième art. Neuvième, c'est-à-dire le plus jeune, le plus récent. Art de l'image et du verbe, la bande dessinée n'est ni un art visuel ni de la littérature.

Mira Falardeau,
Histoire de la bande dessinée au Québec

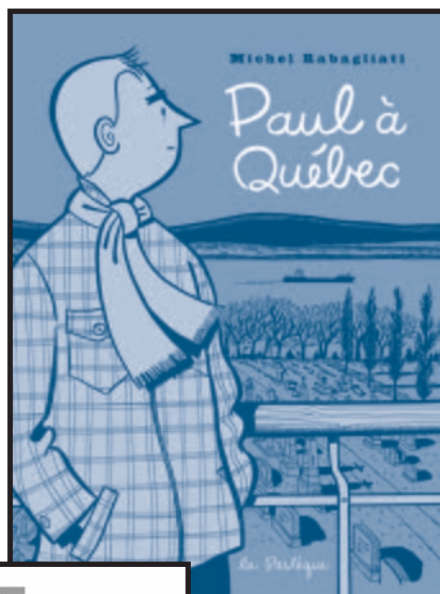
Depuis les premiers phylactères publiés au Québec — c'était dans un journal satirique intitulé *Le Canard*, en 1885¹ —, la bande dessinée québécoise a connu tous les états. Effacée par l'intransigence et la mainmise sur les publications de l'époque des syndicats américains — qui ne toléraient pas de concurrence locale dans les années du deuxième après-guerre —, la BD ne recommencera à prendre lentement du galon, si l'on peut le dire ainsi, qu'à partir des années soixante-dix. Ce sera entre autres grâce à l'apport important de *CROC* (de 1979 à 1995). La « célèbre » revue verra naître et évoluer Red Ketchup (personnage phare créé par Réal Godbout), Le Sombre Vilain (signé ZYX, soit Jacques Hurtubise), Jean-Guy (Claude Cloutier) et l'illustrissime Jérôme Bigras (Jean-Paul Eid), dont l'aventure *Bungalopolis* a récemment été transformée, qui l'eût cru... en opéra-cabaret.

Il faudra toutefois attendre les années quatre-vingt-dix pour que la BD québécoise commence vraiment à se développer véritablement. Pour Mira Falardeau, auteure de *Histoire de la bande dessinée au Québec* (VLB), qui a connu deux rééditions depuis sa première publication en 1998, les dernières années auront permis de voir augmenter en quantité et en qualité les albums publiés, mais la situation aura peu changé pour les dessinateurs au cours des quinze dernières années, n'étant pas assez soutenus et encouragés par les instances décisionnelles et les organismes subventionnaires.

On notera toutefois les succès trop souvent tus de Drawn & Quarterly, et la création de maisons d'édition comme L'Oie de Cravan (1992) ou La Pastèque (1998), dont le travail aura une incidence importante sur le devenir du 9^e art au Québec.

Case toujours, tu m'intéresses

De plus en plus, la BD québécoise suscite l'intérêt. Intégrant des influences à la fois européennes et américaines, elle s'est construite une image unique qui trouve sa place dans les cases de l'échiquier mondial. Force est de l'admettre quand on voit l'accueil qui a été réservé au cours des deux dernières années à Michel Rabagliati lors de ses passages répétés à l'incontournable Festival d'Angoulême. Rappelons qu'il a remporté le Prix du public en 2010, et qu'il aura été l'invité d'honneur du festival en 2011.



Qui de mieux placé pour décrire la réalité de la BD québécoise qu'une auteure qui y contribue encore régulièrement? Iris Boudreau, active depuis plusieurs années dans le milieu, qui vient de mettre sous contrat *Justine* aux Éditions de La Pastèque, place notre BD comme au carrefour des grands courants: « Je crois qu'on a quelques auteurs québécois qui sont un joyeux mélange des deux [BD américaine et européenne] et c'est peut-être ce qui fait notre force justement. Les auteurs québécois anglo-

phones sont selon moi plus proches de la BD américaine. Mais la BD européenne commence à être très influencée par la BD américaine aussi — c'est le cas de la génération des jeunes auteurs dans la vingtaine. »

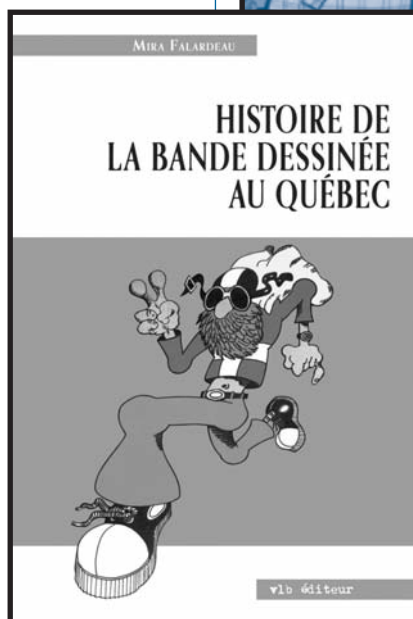
Si elle peut se prononcer ainsi, c'est que cette dernière a eu un contact privilégié avec des créateurs du Vieux Continent. En effet, elle a passé cinq mois en France où elle effectuait un voyage de formation. Elle a ainsi pu évoluer parmi les artistes de deux ateliers d'auteurs: *La Villa du Lavoir*, avec Aude Picault, Ruppert & Mulot, Cizo, Fred Felder et Killoffer, ainsi que l'atelier Manjari, où elle a côtoyé Bastien Vivès et Marion Moutagne. Là-bas, elle a ainsi pu prendre conscience de plusieurs différences entre les milieux québécois et français de la bande dessinée: « Il y a beaucoup plus d'auteurs en France. Je sentais que c'était plus rigide là-bas. Les auteurs essaient, selon moi, d'être plus performants en dessin. Il y a plus de lecteurs, plus d'auteurs qui en vivent aussi, c'est peut-être plus difficile de se faire une place dans le milieu. »

De vrais livres

Le milieu québécois a l'habitude du « petit », se contentant souvent de peu de moyens — ce qui a d'ailleurs influencé beaucoup le genre au cours des dernières décennies. Heureusement, on le sait, ces années ont vu se réaliser une démocratisation des moyens de productions littéraires — mise en pages, traitement de texte, impression. La bédé n'a pas échappé à cette nouvelle réalité.

C'est ainsi que se sont développées des pratiques comme la publication de fanzines, petits magazines graphiques le plus souvent produits avec un minimum de moyens qui ont su trouver leur chemin jusqu'à un certain lectorat. Contrairement aux autres genres de la littérature, la bande dessinée a jusqu'ici plutôt bien toléré l'autopublication, qui a en quelque sorte atteint ses lettres de noblesse.

Le phénomène du fanzine remonterait aux années quatre-vingt alors que les possibilités d'édition en bande dessinée québécoise étaient faibles, voire nulles. C'est dans une période aride qu'on a vu se démarquer des vétérans comme Siris — qui publiait ses premières planches dans le fanzine *Krypton*, dont il a assuré la coordination de 1987 à 1989 —, mais aussi les Richard Suicide et Marc Tessier. Selon Iris



Boudreau, «le fanzine était très à la mode à Montréal dans les années quatre-vingt. Il y avait même des critiques de leurs fanzines dans les journaux!»

Aujourd'hui, la démocratisation de la publication et de l'expression imprimées a suivi son cours, le phénomène du fanzine s'est répandu — et il a encore bonne presse. Iris Boudreau insiste: «C'est une œuvre en soi et un grand plaisir. J'adore faire du fanzine. Il y a tellement plus de possibilités que dans les "vrais" livres, et l'auteur a le contrôle du début à la fin. Aussi, j'aime bien l'idée d'une œuvre pas chère, abordable et qui s'envoie par la poste. Et tout le monde peut en faire!»

Le fanzine a ses propres systèmes (officiels) de distribution et de promotion. La jeune bédéiste Laurence Lemieux, qui recevait en 2010 un prix Bédélus² dans la catégorie «Fanzine» pour son *Rapport de stage*, justement écrit au cours d'un stage auprès de l'auteur Pascal Girard (*Nicolas, Jimmy et le Bigfoot, Conventum*), explique le processus fort simple: «On imprime au coût le plus bas possible chez un imprimeur et on en apporte aux librairies. Il y a aussi plusieurs événements qui aident à se promouvoir et à rencontrer d'autres artisans comme Expozine, le Off du Festival de la bande dessinée de Québec, etc.»

Grosse déception dans le milieu quand justement la librairie spécialisée en bande dessinée Fichtre!, jusque-là sise à Montréal, rue Bienville, a dû fermer ses portes. Après quatorze ans d'activité, le commerce était devenu le carrefour des bédéphiles, mais aussi le point de vente privilégié pour les jeunes auteurs qui y déposaient leurs fanzines... Une lourde perte, donc, au printemps 2010, pour tout le milieu de la BD parallèle.

BD pour Blogue Dessiné

Dès qu'on aborde le sujet d'un point de vue journalistique, force est de constater que le blogue est un phénomène particulièrement important dans le milieu de la bande dessinée — beaucoup plus que chez les auteurs des autres genres. La petite communauté des auteurs de BD, publiés ou non, se déploie virtuellement dans un réseau où tous se relaient, donnant l'impression d'une cohésion impressionnante entre les différents acteurs du milieu.

À la fois tremplin et organe de promotion (ou portfolio), le blogue est, comme le fanzine, un incontournable pour la relève bédéiste. Il permet de se faire connaître auprès d'un certain public, qui profite ainsi d'un accès à beaucoup de matériel gratuit, mais il sert aussi à se faire reconnaître par ses pairs.

Comme c'est le cas pour différentes formes de récits courts — qu'on pense aux *Chroniques d'une mère indigne* et autres publications du genre à avoir passé



Illustration : Laurence Lemieux



Illustration : Iris Boudreau

d'une autoédition virtuelle à une édition traditionnelle —, plusieurs blogues dessinés ont fini par être publiés officiellement, donnant ainsi à connaître nombre de jeunes auteurs. Entre autres, Lisa Mandel (*Libre comme un poney sauvage*, Delcourt) ou Pascal Colpron (*Mon petit nombril*, La Pastèque), Iris Boudreau (*Dans mes rellignes*, Les 400 coups), Zviane (*La plus jolie fin du monde*, Mécanique générale), et d'autres. Iris Boudreau et Zviane viennent d'ailleurs de signer un contrat avec un éditeur français pour la publication d'une version papier du blogue *L'Ostie d'char³*.

Évidemment, comme c'est toujours le cas quand le travail d'édition est éclipsé, on trouve de tout parmi les blogues publiés, du meilleur au pire. Comme l'a rapidement compris la jeune auteure Laurence Lemieux au contact de son mentor Pascal Girard, le blogue est aussi une école: «En ce moment, beaucoup de gens *bloguent*, et on trouve aussi bien de la *scrap*, mais ça permet de recevoir une première impression du public et d'être mieux préparé au moment d'imprimer.»

Dans ce vaste bouillonnement expérimental, on voit d'ailleurs poindre à l'occasion quelques initiatives nouvelles rendues possibles grâce à la technologie. Au chapitre de ces événements inédits, on note par exemple un défi de création comme le *Daily Comic Strip* (la publication d'une bande dessinée inédite par jour pendant sept jours) proposé et administré en février dernier par la bédéiste Kaylynn Johnson, défi qui a été relevé par pas moins d'une trentaine d'auteurs, parmi lesquels les Julie Delporte, Zviane, Laurence Lemieux et Luc Bossé. Même en dehors de tout esprit de compétition, l'événement aura généré un nombre intéressant de visites virtuelles, offrant aux créateurs participants non seulement des contraintes propices à la création, mais une visibilité hors de l'ordinaire et la possibilité de développer un réseau de contacts parmi les autres créateurs de leur génération, ici comme aux États-Unis et en Europe.

Événements

Les événements virtuels semblent avoir beaucoup plus la cote auprès des auteurs et des différents acteurs du milieu de la BD, comparativement aux véritables événements s'intéressant à la bande dessinée. Or, les auteurs de BD ne sont pas par définition les ermites qu'on s'imagine parfois. Mais ils sont critiques face aux happenings existants.

Iris Boudreau dira d'Expozine: «C'est mon préféré et celui qui me nourrit le plus, pour la variété des créations qu'on y retrouve et leur originalité. Sinon, les autres festivals et salons du livre, pour moi, c'est du pareil au même et la plupart du temps ça me semble plus comme une librairie géante qu'autre chose...»

Des réticences semblables sont partagées par des éditeurs comme Frédéric Gauthier, fondateur de

Les 400 coups

Les Éditions de la Pastèque

La Pastèque et membre du comité de rédaction, qui remarque que les plus gros événements officiellement dédiés à la bande dessinée se sont le plus souvent avérés des excuses pour faire plaisir aux collectionneurs de BD, favorisant la venue de bédéistes étrangers plutôt que la promotion des auteurs québécois. Le milieu d'ici manque de points de rendez-vous, ce qui n'est sans doute pas étranger à l'importance des réseaux virtuels qui se sont déployés au cours des dernières années.

C'est un beau roman

Si vous entendez parler de la bande dessinée pour adulte, ça vous dit quoi? Le réflexe le plus répandu est de s'imaginer une BD pornographique. Pourtant, les connaisseurs vous le diront: ça n'a rien à voir. Au Québec, et les proportions seraient équivalentes à l'étranger selon Frédéric Gauthier, c'est 85 % de toutes les bandes dessinées qui seraient destinées aux adultes — pas au sens où elles montrent des scènes de sexualité explicite, mais plutôt parce qu'elles présenteraient des thématiques qui intéressent un public mature.

L'appellation « roman graphique » serait justement née, au milieu des années quatre-vingt-dix, du besoin de clarifier la situation. Gauthier explique: « C'est pratique pour ne pas avoir à justifier que c'est de la BD pour adulte qui n'est pas pornographique. » Cette nouvelle nomenclature aurait aussi permis de briser le moule de la bande dessinée telle que nous la connaissions alors, de sortir de la formule qui a longtemps dominé le marché — cet album à couverture cartonnée, en couleurs, contenant 48 pages, comme les *Tintin*, *Astérix* et compagnie. Cette nouvelle vision du livre graphique aura permis de se concentrer sur un objet littéraire et de produire des œuvres de plus de 100 pages. Un format beaucoup plus près du roman, présenté en noir et blanc à l'époque, est d'ailleurs apparu au cours des années quatre-vingt-dix.

La conception du livre graphique établie et entretenue par La Pastèque s'est d'ailleurs inspirée d'un joyau de l'édition québécoise: « Nous étions très intéressés par le design de livres, et l'attention portée aux détails chez Drawn & Quarterly (D & Q). Malheureusement, la maison montréalaise est rarement mentionnée parce qu'elle est anglophone. » Pourtant, les publications de ce dernier éditeur, qui est pratiquement à l'origine du roman graphique (le *literary graphic novel*, comme il le présentait déjà dans les années quatre-vingt-dix), ont été citées dans le *New York Times Book Review*, dans le *Los Angeles Times* ainsi que dans le *Rolling Stone*...

C'est d'ailleurs chez D & Q, qui publie en anglais les Guy Delisle, Luc Giard et Pascal Girard, qu'on a pu découvrir Julie Doucet pour la toute première fois. Dès 1991, elle publiait sous cette enseigne les douze numéros de *Dirty Plotte* et l'album *Lève ta jambe mon poisson est mort*⁴, cela bien avant de publier en français au sein de différentes maisons d'édition (L'Oie de Cravan, Seuil, etc.).

Des sujets délicats

Elle n'est pas toujours jojo, la BD. Il suffit de jeter un œil à la production récente pour voir que les auteurs arrivent à traiter sérieusement de sujets particulièrement difficiles... Les médias ont eu faim de *La fille invisible* (Glénat Québec), cette BD scénarisée par Émilie Villeneuve et dessinée par Julie Rocheleau qui traite de l'anorexie. Que dire de *Tuer Vélasquez* (Glénat Québec), cette œuvre de Philippe Girard qui met en scène un prêtre pédophile pour montrer comment un manipulateur abuse de ses victimes? Les jeunes éditions Pow Pow (créées en novembre 2010) se démarquaient déjà à la fin de l'année dernière avec la publication d'*Apnée*, de Zviane, qui aborde la question certainement délicate de la dépression⁵.

S'il fallait encore être convaincu que la gravité d'un sujet n'est pas un frein pour un auteur de livre graphique, il suffirait sans doute de se tourner vers le magnifique *Harvey* (La Pastèque), premier livre de l'histoire à remporter à la fois le Prix du Gouverneur général du texte pour la jeunesse (à l'auteur Hervé Bouchard) et des illustrations pour la jeunesse (à l'illustratrice Janice Nadeau). Porter sur la mort n'aura pas empêché le livre de Bouchard de s'aménager un destin enviable: l'attachant petit personnage de l'auteur-citoyen de Jonquière se rendra ailleurs en Espagne et en Hollande, les droits ayant été vendus lors du dernier festival d'Angoulême.

En santé, la BD

La BD va bien. Si l'on en croit Frédéric Gauthier, elle serait en santé. Pour lui, l'avènement de la série des Paul, publiée par la Pastèque, aurait provoqué des changements importants dans le cours de l'histoire. « [Le travail de Michel Rabagliati] a ouvert les portes au plan médiatique. Quand on a commencé il y a treize ans, il pouvait y avoir cinq articles sur la BD dans l'année. Il n'y avait pas beaucoup de productions, et très peu d'événements. Aujourd'hui, dans tous les quotidiens, même si l'espace culturel s'effrite, il n'est pas rare de voir les journaux s'y intéresser⁶. » Selon lui, on remarquerait aussi une plus grande reconnaissance du travail des auteurs québécois par l'Europe, ce qui serait rendu possible grâce à l'augmentation du nombre d'œuvres publiées et à l'amélioration notable de la qualité de la production.

Au cours de la dernière décennie, la BD a même fait son entrée dans la grande voûte du savoir alors qu'un programme d'études s'est ouvert à l'Université du Québec en Outaouais (UQO) avec une majeure en bande dessinée. Comme c'est souvent le cas avec l'institutionnalisation d'un secteur comme celui de la bande dessinée, le milieu en aura profité pour se dynamiser, voyant naître plusieurs initiatives inédites — qu'on pense aux Rendez-vous de la BD de Gatineau, à la création du Studio coopératif Premières Lignes par la première cohorte d'étudiants du baccalauréat en bande dessinée de l'UQO, à la mise au jour de jeunes auteurs de talent, etc.

Hors cases

L'indéniable amélioration de la situation de la BD au Québec, on le comprendra, n'a certainement pas transformé tous les auteurs en machines à fric. La plupart d'entre eux doivent encore rivaliser d'ingéniosité pour gagner leur vie par l'exploitation de leur talent. Pour plusieurs, l'illustration sur commande est incontournable. C'est le cas d'Iris Boudreau, pour qui l'implication va de l'illustration de matériel scolaire, qui demande rigueur et rapidité d'exécution, à la décoration de ukulélés — ce qu'elle ne fait toutefois pas par dépit. « J'adore décorer des objets et faire de la peinture. J'ai beaucoup de mal à faire de la BD pendant plus de deux ou trois heures d'affilée, alors il me faut des projets d'illustration. Mais j'ai quand même envie de raconter des trucs. La BD, c'est vraiment l'art de raconter, alors que l'illustration, c'est un genre à part, c'est l'art de faire une belle composition, de travailler la couleur, la lisibilité. Ce n'est pas plus noble que la BD, c'est juste autre chose. Et c'est un moyen de gagner sa vie, pas mal plus payant que la BD. »

La dernière case

On sait depuis longtemps lire entre les lignes, mais entre les cases, c'est différent. À peine a-t-on assisté à ce qui semble être la naissance du 9^e art au Québec que déjà il se trouve à la croisée des chemins.

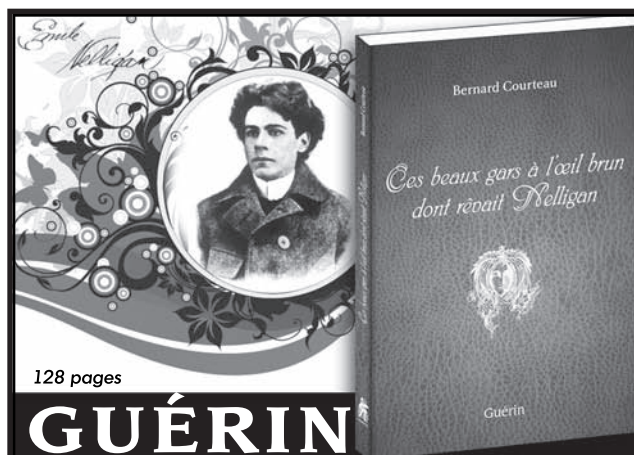
Car si l'époque est intéressante pour la bande dessinée, puisqu'elle lui permet d'emprunter différentes voies pour s'épanouir... si l'exploitation du blogue est un

laboratoire à Web ouvert pour expérimenter la BD dans un univers numérique... L'art de la narration graphique pourrait bien trouver de nouveaux obstacles importants avec la venue du livre électronique. Mais les auteurs de bande dessinée, qui se sont toujours débrouillés avec les moyens du bord pour avancer, se trouvent peut-être mieux armés que les auteurs des autres genres pour affronter les nouveaux défis qui attendent la littérature du XXI^e siècle. Alors que l'Histoire s'écrit, imprévisible, la bédé sort de ses cases pour mieux se livrer. **1.**

1. La première bande dessinée francophone à proprement parler (série de cases), publiée au Québec, serait l'œuvre d'Albéric Bourgeois et aurait été diffusée à partir de janvier 1904.
2. Le prix Bédéllys est soutenu par l'organisme de promotion de la bande dessinée au Québec Promo 9^e Art, créé en 1999 en réponse au manque de soutien alors apporté à l'édition de la bande

dessinée québécoise. En plus du prix Bédéllys Fanzines, l'organisme souligne chaque année l'excellence en édition de BD avec ses prix Bédéllys Jeunesse (meilleure bande dessinée destinée aux enfants de 7 à 12 ans), Bédéllys d'Or (meilleure bande dessinée en langue française) et Bédéllys Québec (meilleure bande dessinée publiée au Québec).

3. legoslaslove.canalblog.com
4. En anglais malgré le titre, recueil de courtes histoires glanées parmi les œuvres de jeunesse de l'auteur.
5. Fait à noter, la récente œuvre de Zviane s'est hissée parmi les 10 meilleures bandes dessinées publiées en 2010 selon *Le Devoir*, un tour de force pour cette petite maison d'édition qui n'avait alors que deux seuls titres inscrits à son catalogue.
6. Il faut admettre que le passage remarqué de Michel Rabagliati à l'émission *Tout le monde en parle*, le 13 février dernier, n'aura fait que donner du poids à l'argumentaire de Frédéric Gauthier.



Ces beaux gars à l'œil brun dont rêvait Nelligan

BERNARD COURTEAU

Tandis que le texte tout entier occupait l'avant-scène, des aveux se chuchotaient dans les coulisses du poème. Ces pages, qui en portent le témoignage, permettent enfin d'humaniser l'image du poète et de lui rendre ainsi justice. De sorte qu'après avoir lu ce livre, nul ne pourra plus lire Nelligan comme avant.

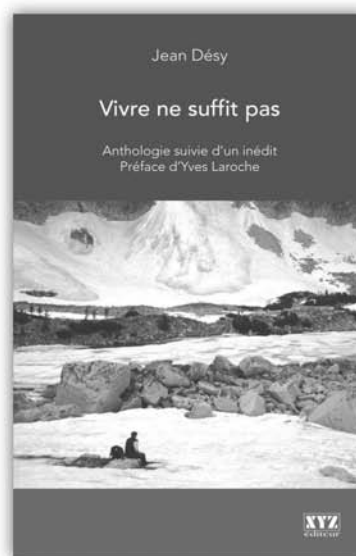
514 842-3481 • www.guerin-editeur.qc.ca



Le premier part à leur rencontre, le second les apprivoise:
les hommes et la nature.



Appalaches
André Pronovost



Vivre ne suffit pas
Jean Désy

25 ans

www.editionsxyz.com